

## **Forum**

### **Festival sur le Niger**

Ségou, jeudi 31 janvier 2008

08h30 dans la salle de la Mairie de Ségou

#### **Contenu :**

Programme

Concept

Résumés des interventions et des CV des intervenants

## Programme

- 08h45 – 09h15 :** **Ouverture**
- 08h45 – 08h55 : Mot de bienvenue par le Directeur du Festival, M Mamou Daffé
- 08h55 – 09h05 : Mot de bienvenue du gouverneur
- 09h05 – 09h15 : Introduction du thème par M Ibrahim Maiga, facilitateur du forum
- 09h15 – 09h55 :** **Communications sur le premier sous-thème : « *Savoir local dans un contexte de globalisation* »**
- 09h15 – 09h35 : « Ville de Mexique, nombril culturel du monde », par M José Luis Cruz
- 09h35 – 09h55 : « La renaissance du banco », par M Madani Niang
- 09h55 – 10h25 :** **Débats sur le premier sous-thème**
- 10h25 – 10h45 :** **Communication sur le deuxième sous-thème**
- 10h25 – 10h45 : « *Le savoir local comme facteur de développement de la production agricole et une amélioration de la GRN* », par Dr Modibo Keita, et M Kô Samaké
- 10h45 – 11h15 :** **Débats sur le deuxième sous-thème**
- 11h15 – 11h45 : Pause café
- 11h45 – 12h05 :** **Communication sur le troisième sous-thème : « *Le savoir local et le système d'éducation* »**
- 11h45 – 12h05 : « Savoir local et système malien d'éducation », par Dr Hamidou Magassa, Mme Catherine Touré et M Denis Douyon
- 12h05 – 12h35 :** **Débats sur le troisième sous-thème**
- 12h35 – 13h05 :** **Communication sur le quatrième sous-thème : « *Le savoir local et la paix sociale* »**
- 12h35 – 13h05 : « La parenté et la plaisanterie dans la culture malienne », par le Professeur Youssouf Tata Cissé
- 13h05 – 13h35 :** **Débats sur le quatrième sous-thème**
- 13h35 – 14h00 :** **Clôture** du forum par M Ibrahim Maiga, facilitateur du forum

## Concept du forum

### *Savoir Local, Moteur de Développement*

Le thème du forum de 2008 porte sur « *Savoir local, moteur de développement* ». Dans ce concept nous définirons d'abord ce que nous entendons par « développement », pour ensuite exposer pourquoi nous pensons que le savoir local peut, ou doit même, être le moteur de ce développement. Après ces explications, nous introduirons les sous-thèmes qui seront traités lors du forum par nos invités spécialistes.

### **Notre définition du Développement**

Savoirs locaux et développement sont, à première vue, deux notions antinomiques ; la notion de développement renvoie généralement à un concept de modernité alors que celle de savoirs locaux renvoie plutôt à la tradition.

L'examen de ces deux notions s'inscrit dans la perspective d'une nouvelle approche du développement qui tranche d'avec l'approche classique basée sur le transfert de technologies. Sans condamner ici tout ce qui vient sous cette notion, on peut dire que, depuis quelque quatre décennies, les activités et les programmes de développement ont forgé une "culture particulière" autour de ce concept. Cette culture est basée sur une vision rationaliste et technologique, avec un système de croyances dans l'économie monétaire, le marché et une technologie qui se considère nécessaire pour le salut de la race humaine.<sup>1</sup>

Pour nous, la notion de développement repose sur l'action de l'homme à la recherche de l'amélioration de ses conditions de vie. Elle recouvre par conséquent, tous les aspects des besoins dont la satisfaction contribue à son bien-être : santé, alimentation, habitat, éducation, environnement, etc. La notion de développement est par ailleurs, relative (rien n'indique que l'homme du paléolithique se sentait moins heureux que celui du 21<sup>ème</sup> siècle), dans la mesure où elle s'identifie constamment à une amélioration progressive des conditions de vie socioéconomiques de l'homme.

### **L'importance du Savoir Local dans le processus du Développement**

Le savoir local, il se définit par *des systèmes de savoirs spécifiques à chaque culture ou société*. Ces savoirs constituent la base du processus décisionnel dans tous les domaines et activités qui ponctuent la vie des communautés rurales. De tels savoirs sont oralement transmis de génération en génération et ils contrastent avec le système de connaissance moderne ou scientifique. L'appellation peut être péjorative, restrictive à tout le moins, surtout quand on l'oppose aux savoirs universels. Mais le critère de l'universalité ne doit pas être le seul critère d'appréciation de l'efficacité du savoir. L'essentiel est qu'il puisse occuper les divers domaines du champ cognitif de l'homme. Diverses raisons, notamment d'ordre historique, sociologique, économique, etc. peuvent expliquer l'enfermement des savoirs locaux, sans pour autant remettre en cause leur caractère scientifique ou leur efficacité.

Comment alors ces savoirs locaux peuvent-ils être des facteurs de développement? Il s'agit pour les pays en développement de se frayer le chemin d'un développement harmonieux et durable, bâti sur les savoirs traditionnels qui peuvent offrir parfois des réponses inattendues à

---

<sup>1</sup> [http://www.iim.qc.ca/html/body\\_glossaire.html](http://www.iim.qc.ca/html/body_glossaire.html)

certain questionnements. Il ne s'agit pas pour les pays en développement de se replier sur eux-mêmes ou de rejeter le savoir scientifique moderne. Une telle réflexion indique qu'il est possible d'identifier les aspects bénéfiques des savoirs locaux ainsi que ceux qui peuvent être améliorés à travers les technologies issues de la science. Les savoirs locaux sont complémentaires de la science moderne qui a souvent montré ses limites à résoudre certains problèmes de développement rural.

Intégrer les savoirs locaux dans la planification du développement est un premier pas décisif vers un développement véritable ; c'est mettre l'accent sur les besoins et les ressources humaines plutôt que sur les aspects purement matériels ; c'est rendre possible l'adaptation de la technologie aux besoins locaux. Intégrer les savoirs locaux dans la planification du développement encourage les communautés de base à dresser leur propre diagnostic, élève le degré de conscience et conduit à une légitime fierté locale, implique les bénéficiaires et permet l'utilisation de compétences locales dans un système de gestion et de suivi, de prévention et de *feedback*. Tous ces arguments positifs (en plus de ceux négatifs, tels que la probabilité d'échec si l'on ignore les savoirs locaux) constituent une bonne raison pour intégrer ces savoirs dans les programmes de développement

En outre, la réussite d'un projet de développement dépend souvent de la participation locale. La familiarisation avec les savoirs locaux facilite la compréhension et la communication entre les agents de développement et la population locale, augmentant ainsi les possibilités d'une approche de développement participative et durable. La prise en compte des savoirs locaux permet au personnel du projet et à la population locale de travailler comme partenaires dans la planification et l'exécution des tâches de développement ; cela augmente également les chances de succès du projet.

### **Le Savoir Local face à l'histoire**

Si aujourd'hui de plus en plus les gens reconnaissent l'importance du savoir local pour le développement, cela n'a pas toujours été le cas. Dans le passé, et jusqu'à une date récente, l'essentiel des recherches sur les savoirs locaux était mené par des anthropologues et sociologues occidentaux. Il s'agissait de recherches dilettantes, les savoirs locaux étant perçus comme des curiosités, voire des reliques ou de la superstition. Pour le modèle de développement dominant de l'époque, c'est-à-dire l'approche descendante de transfert de technologies qui prône la modernisation, les connaissances valables étaient celles générées uniquement dans les universités, stations de recherche et laboratoires, puis transférées à des paysans ignorants et autres populations démunies.

Le savoir des populations rurales dans un tel contexte était perçu comme « primitif », « non scientifique » et « erroné ». La recherche formelle devait permettre d'« éduquer », d'« orienter » et de « transformer » les stratégies de subsistance et de production des populations rurales afin d'assurer leur « développement », c'est-à-dire de les moderniser. Ce modèle de développement ignorait, discréditait ou sous-estimait généralement les savoirs locaux.

En outre, les sciences sociales du XIX<sup>e</sup> siècle ont été déterminantes dans la diffusion de l'idée que les sociétés humaines pouvaient être différenciées sur une échelle d'évolution unilinéaire, allant de la plus simple (appelée sauvage ou stade primitif du développement) à la plus complexe (appelée stade de la civilisation). Plusieurs chercheurs en sciences sociales de l'époque ont établi des profils-types de race correspondant à ces stades prescrits dans l'évolution des formes sociales, les Noirs étant associés aux sociétés primitives, les

populations rouges, jaunes et brunes au stade de la barbarie, et les Blancs à celui dit civilisé. Ces idées ont contribué à justifier l'établissement d'empires coloniaux par les puissances européennes, motivées par ce qu'elles appelaient la « mise en valeur » des colonies, une sorte de développement octroyé qui était en fait la domination et l'exploitation. Il était admis que toutes les sociétés primitives et barbares pouvaient être élevées au statut de sociétés civilisées, à travers le système éducatif occidental et le christianisme. L'idée que les peuples primitifs parlaient des langues primitives, reflétant une mentalité primitive, n'était pas de nature à susciter chez les colonisés ou les colonisateurs, un quelconque intérêt pour les systèmes de savoirs locaux.

Les premières indications de la prise de conscience de l'importance des savoirs locaux nous sont fournies par Gregory Knight (1974) qui, après une étude très révélatrice sur les pratiques agricoles des Nyiha en Tanzanie, a lancé un appel soulignant «...la nécessité d'apprécier la pensée d'une société comme étant un corps de connaissance cohérent et rationnel, développé et prouvé pendant des temps immémoriaux, et légué comme culture à des générations successives... Il se pourrait même que les Nyiha ou d'autres groupes ethniques aient quelque chose à nous apprendre sur la nature». Depuis cet appel, il y a eu un regain d'intérêt dans les cercles académiques pour les systèmes de savoirs locaux et le mode de vie des populations dites indigènes d'Afrique et d'ailleurs.

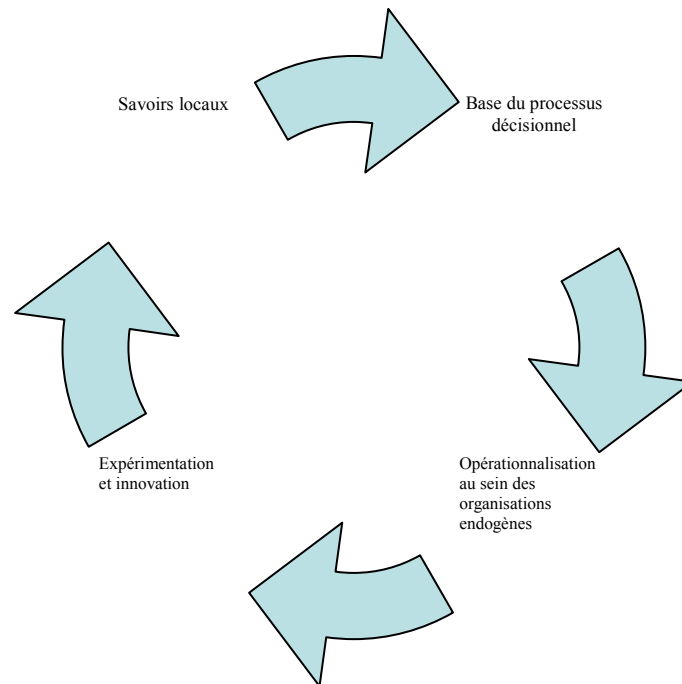
Néanmoins, jusqu'au début des années 90, la grande majorité des chercheurs en développement avaient sous-estimé les savoirs locaux et les aptitudes des populations rurales. Pour eux et ce, pendant longtemps, «*les populations rurales*» et «*ce qu'elles ne savent pas*» constituent le problème ; et «*nous les scientifiques*» et «*ce que nous savons*» représentent la solution. Mais le nombre impressionnant de publications sur les savoirs locaux appelle à l'humilité, à la nécessité pour nous d'apprendre des populations rurales avant d'essayer de leur enseigner quoi que ce soit. C'est un apprentissage à rebours qui consiste à «mettre les derniers devant», c'est-à-dire «les paysans d'abord». Avec le recul, et au regard des avancées significatives dans les études sur les savoirs locaux, les scientifiques apprennent, à leurs dépens, que ce sont «*eux*» qui constituent plutôt le problème et «*les populations rurales*» la solution.

Ce nouvel intérêt a créé un domaine diversifié de savoir qui a tour à tour porté plusieurs noms. Le concept de «*Savoir local*» ou «*Savoirs locaux*» est le plus tentant à cause de sa simplicité. Ainsi, les savoirs locaux peuvent être comparés aux connaissances dites modernes ou scientifiques. Mais le seul point faible d'un tel concept est cette perception commune que les savoirs locaux renvoient à un savoir d'une localité donnée plutôt qu'au savoir des populations en tant que système de concepts, de croyances et de mécanismes d'apprentissage.

Quel que soit le vocable qu'on utilise, il y a une vision partagée que les communautés rurales en Afrique et ailleurs ont une connaissance pointue et étendue de l'environnement physique et culturel dans lequel elles évoluent. Elles ont aussi su développer des mécanismes d'utilisation durable de cette connaissance et des ressources naturelles. Ce corps de connaissance endogène s'est développé et transmis pendant des générations comme le produit des interactions homme - environnement. Dans leur processus de développement, la connaissance des communautés rurales et leur stratégie de gestion des ressources sont façonnées et modifiées par l'assimilation de connaissances et de stratégies des cultures voisines.

Le savoir des populations rurales a une dimension holistique, comprenant un large éventail d'expériences humaines au regard d'entités tangibles et intangibles. Leur champ de connaissances embrasse tous les domaines possibles tels que l'histoire, la linguistique,

l'économie, la sociologie, la politique et l'administration, la communication, les technologies énergétiques, la science des sols, de l'eau, du climat, la biologie des plantes, des animaux domestiques et sauvages, des insectes, etc., la médecine, les systèmes de classification, le temps, l'artisanat, la religion et bien d'autres aspects encore. Dans tous ces domaines, chaque groupe social a développé un savoir pouvant atteindre un degré de sophistication insoupçonné. Un tel savoir est si fiable que ces sociétés traditionnelles l'ont exploité avec succès et pendant longtemps pour assurer la survie du groupe. Les savoirs locaux représentent ainsi un pan important de la culture des communautés rurales et constituent de ce fait un capital qui a des vertus potentielles à même d'impulser le développement. En effet, le savoir local est le point de départ d'un cycle dynamique de développement :



Ce cycle est facilité par le système de communication endogène.

## **Les sous - thèmes choisis pour le forum**

### ***Savoir local dans un contexte de globalisation***

Plusieurs indicateurs aujourd'hui attestent de la volonté des chercheurs, décideurs et partenaires au développement d'intégrer les savoirs locaux dans le paradigme de développement. Autrefois marginalisés, les savoirs locaux sont de nos jours au coeur des efforts de développement. Pour ne donner que quelques exemples : l'importance de l'intégration du savoir local dans les programmes de développement a été reconnue par l'Agenda 21 (défini lors du Sommet de la Terre, à Rio, en 1992) et par la conférence sur le *Savoir Mondial : le Savoir au service du Développement à l'ère de l'information* (Toronto, 1997). Egalement, d'importantes institutions de développement aussi bien multilatérales que bilatérales, dont la Banque Mondiale (avec son Programme *Savoirs locaux au service du développement*), sont de plus en plus intéressées par le rôle que jouent les savoirs locaux dans le développement.

Nous nous posons la question si cette reconnaissance de l'importance du savoir local vient à temps ?

Il est finalement reconnu que les savoirs locaux et la science occidentale ne peuvent en aucun cas être considérés comme des savoirs monolithiques (aucun d'eux ne se suffit à lui tout seul); ils sont plutôt complémentaires. Traiter de ce thème ne signifie pas non plus un repli sur soi, culturellement parlant, car toute culture n'est jamais isolée et s'enrichit au contact des autres cultures. Le tout est de ne pas se laisser « avaler ».

Mais est-ce que nos savoirs locaux n'ont pas déjà été « avalés » ? Est-ce qu'ils peuvent encore jouer un grand rôle dans ce contexte de globalisation où les savoirs occidentaux semblent s'imposer plus que jamais.

### ***Le savoir local comme facteur de développement de la production agricole et d'amélioration de la gestion des ressources naturelles***

Beaucoup de recherches sur les savoirs locaux se sont focalisées sur la gestion des ressources naturelles et les systèmes agricoles. Nous aimerions bien inviter un spécialiste pour nous parler de la richesse des savoirs locaux maliens dans ces domaines mais aussi des problèmes que rencontrent les savoirs locaux pour s'adapter aux changements climatiques (qui semblent être causés à plus de 90% par l'occident) et autres problèmes de la nature.

### ***Le savoir local et le système d'éducation***

La domination des systèmes de savoirs locaux par ceux des colonisateurs est très visible lorsque nous analysons le contenu du système éducatif hérité de la colonisation et perpétué jusqu'à l'indépendance par des nationaux formés à travers un moule qui leur a inculqué la suprématie du savoir occidental. Ce biais occidental et le dédain qu'expriment souvent les élites urbaines à l'endroit des pauvres des campagnes nous rappellent tristement la force de cette attitude négative envers les savoirs locaux, des savoirs générés depuis des centaines, voire des milliers d'années par des communautés locales.

L'intégration des savoirs locaux dans le système malien d'éducation est elle souhaitable et réalisable ?

### ***Le savoir local et la paix sociale***

Le Mali est un pays où la paix sociale règne. Devons nous cette paix aux savoirs locaux de nos différents peuples dans les domaines politiques et sociologique, à la démocratie (une notion qui nous a été apportée de l'extérieure) que nous connaissons depuis 1991, ou encore à autre chose ?

### ***Comité scientifique du Forum 2008***

- M Mamadou NDiaye, Economiste, IBC Mali
- Dr Basga Emile DIALLA, Directeur Exécutif du Centre d'Analyse des Politiques Economiques et Sociales (CAPES) à Ouagadougou
- Dr Hamidou Magassa, Linguiste au SERNES à Bamako
- Dr Mamadou Fanta Simaga, ancien Député Maire de Ségou
- Prof Youssouf Tata Cissé, professeur en retraite
- M Abderamane Dicko, Economiste à l'USAID
- Me Mamadou I Konté, juriste
- Mme Liesbeth Daffé, anthropologue, Directrice du Forum

**NB** Pour l'élaboration de ce concept, nous nous sommes inspirés de l'étude : *Les savoirs locaux : un capital culturel souvent occulté*, par Dr Basga Emile DIALLA, CAPES (Centre d'Analyse des Politiques Economiques et Sociales), Ouagadougou, 2004

## Communications

### **Ville de Mexique, nombril culturel du monde, par M José Luis Cruz**

#### DÉS ANTÉCÉDENTS. IDENTITÉ CULTURELLE DANS MÉXICO

La culture est un processus de phénomènes sociaux, ethniques, psychologiques et communicationnelles au moyen du se forment des identités, des groupes, des régions des pays, contenants et de civilisations. On peut analyser le dit processus avec outils comme la sociologie, l'anthropologie, l'histoire, la psychanalyse, une mythologie, la philosophie, les religions, les sciences exactes, la communication. Le concept de culture peut être si vaste et complexe comme réductionniste et pédestre.

Dans Mexico notre expérience comme état-la nation que plusieurs niet par les courants Néolibérales d'une pensée, nous nous permet de rapprocher du concept de la culture comme de propriété communierai qui se rattache et se diffère avec l'autre, sans cesser de reconnaître et sans connaître les processus aux quels nous a porté la globalisation et lesquels nous vivons dans cette état volatil où l'information fait sauter une aile une vitesse de la lumière nous permettant de cohabiter avec le village et avec les migrations multiculturelles.

La diversité culturelle de notre pays est la richesse plus appréciée de notre patrimoine intangible qui se manifeste au moyen d'une multiplicité d'expressions rituelles, linguistiques et plastiques, symbolismes qui dénotent un univers complexe en évoquant les échos d'un vaste continent qui se contient dans ses fêtes, traditions, cuisines, qui réfléchissent l'énorme créativité d'un peuple dans la résistance qu'il a su préserver et développer sa plus sophistiquée sensibilité. Le plus apprécié de nos trésors consiste en cela, cosmogonies qui survivent plongées dans les veines de la terre, de courants souterrains qui marquent le temps de l'histoire. Cosmogonies vivantes qui survivent dans le temps à travers de ses chants et ses langues. De tout cela nous nous nourrissons et avec tout cela nous vivons ensemble. Les Mexicains nous appartenons à cette communauté enracinée dans les enfers et limbes injectés de lave et de poésie. Par cela, il peuvent exister les chants de la forêt, les sons des mers, les vents du désert et les neiges surgelées des volcans Iztaccíhuatl et le Popocatepetl.

Donc, Mexique est un pays multiculturel un produit d'infinité de métissages, de rencontres, de chocs, des soulèvements, des utopies, des révoltes, des rejets, racisme, des conquêtes. Cet énorme complexe culturel est un creuset de miroirs, de couleurs, de parfums, de goûts, qui nous caractérise comme un cocktail qui va éclater depuis le fond de la terre si nous ne lui donnons pas de voies libres, pour que cet espace multiethnique s'exprime. La ville de Mexico est un reflet microcosmique du reste du pays. le district fédéral réfracte les clair-obscur de nos manques et de tristesses, et de nos réussites et vertus, et les cultures urbaines, communautaires et élitistes pendent à un fil très délicat qui permet d'établir un pont qui ne communique pas paradoxalement à une de ces trois formes de concevoir la vie que l'on ne consiste plus que des définitions en ce qu'il divisent à différents groupes qui habitent dans la Ville de l'Anáhuac. Nous subsistons dans le labyrinthe de la solitude illuminé par ce fil doré d'espérance. ¿Pourquoi ne pas abandonner l'idée bucolique romantique d'être la "ville de l'espérance" pour incarner la ville de la tolérance, de l'inclusion, de la vie en commun, des alternatives, de l'internationalisation, des relations interculturelles avec les groupes ethniques du Mexique et du monde ? Pourquoi ne pas récupérer le leadership que non il y a beaucoup d'années le Mexico avait comme capitale culturelle du continent ? La tâche est ardue mais possible. Ce sont des rêves réalisables d'une signature pendante que la "démocratie" a mutilée.

*Jose Luis Cruz, comédien, directeur et dramaturge. Il a été le producteur de plus de 50 pièces de théâtre par des auteurs classiques du théâtre contemporain et occidental présentées dans plusieurs pays autour du monde. Son adaptation personnelle de « la mort accidentelle d'un anarchiste » de Dario Fo est considérée actuellement comme un moment classique du Théâtre Universitaire de Mexico. Il a été le directeur du Département du Théâtre et de la Danse de l'Université Nationale de Mexique et Directeur du Département Culturel du Musée National d'Ethnologie. Depuis Octobre 2003 il est le Directeur Général du Département Culturel du District du Sud de la Ville de Tlalpan, aussi bien que le Directeur Général du Festival International des Cultures du Monde d'Ollinkan. En février 2004 Monsieur Cruz a été primé pour sa vie de prouesses au théâtre de la part de l'Organisation Internationale du Théâtre du Centre de Théâtre Mexicain.*

## **Renaissance du Banco, par M Madani Niang**

### **Introduction**

Au Mali, l'architecture de terre constitue l'essentiel des constructions en ville comme en campagne, dans le monumental et surtout dans l'habitat.

Certaines localités s'imposeront en la matière par leur ingéniosité dans l'adaptation des matériaux locaux aux réalités climatiques et environnementales pour la réalisation d'édifices fonctionnels.

En plus de cet aspect, Ségou aura le souci particulier de l'esthétique dans les constructions qui lui assurera une identité architecturale singulière, et dans le temps et dans l'espace.

Ainsi, les premiers missionnaires comme Charles Monteil, Mungo Park... ont été émerveillés en abordant Ségou, par l'homogénéité des constructions, l'harmonie du style architecturale et surtout la finesse artistique de l'enduit. (Cf. livre de voyage en Afrique de Mungo Park 1795 Pages 310 à 317)

Aujourd'hui encore, la particularité de cette architecture se retrouve sous la plume d'auteurs comme Adam Bâ Konaré, Lilyan Kesteloot et surtout Maryse Condé dont les romans SEGOU, LES MURAILLES DE TERRE ET SEGOU, LA TERRE EN MIETTES décrivent admirablement les maisons en terre et leur succession de vestibules.

Et on peut prendre le risque de dire que la mosquée rouge de Fréjus en France construite à l'intention des tirailleurs est un désir de faire le lien entre ces noirs du Soudan et leur terre qui doit beaucoup leur manquer.

### **En quoi Ségou se particularise dans l'architecture de terre ?**

En milieu Bambara, la construction n'est pas destinée seulement à mettre à l'abri des intempéries. Il faut y voir la manifestation des philosophies qui fondent la société et en assure la cohésion.

C'est pourquoi, l'emplacement était choisi après consultation des esprits ; aux quatre coins du vestibule étaient enfouies des graines de coton et des feuilles de ngoudjè selon un rite et au dessus de la porte, à l'intérieur, étaient suspendu certains « fétiches ».

Ainsi, le mur d'enceinte n'est pas seulement la délimitation d'un titre foncier, une frontière entre les hommes, mais une ceinture, un lien qui rassemble les membres d'une même famille – famille africaine s'entend avec pères, mères, oncles, cousins autour du patriarche – pour les rendre forts face à un destin commun.

C'est pourquoi, le mur, même s'il n'est pas en hauteur, s'impose par sa largeur et surtout par les « pattes d'éléphants » SAMA SE qui le confortent. Ces larges excroissances propres à l'architecture de Ségou créent par leur régularité sur toute la longueur du mur, un charme architectural et une atmosphère confinée pleine de mystère, en bambara BOLON DOGO DOGOW où se nouent beaucoup d'intrigues la nuit.

Cette communauté de destin en milieu bambara, c'est aussi au niveau du vestibule – FASO BOULON – caractéristique de l'architecture de terre de Ségou.

En effet, le mur d'enceinte se termine par cette pièce où les grandes décisions de la communauté sont prises. C'est le symbole de l'unité, de la cohésion et de l'autorité de la famille avec « une seule entrée » Ka doh da kélé nfè, ka boh da kélé nfè (parler d'une voix et agir ensemble).

C'est pourquoi, il y avait beaucoup de piliers en bois très résistant pour soutenir le toit imposant qui ne doit pas s'écrouler.

La porte des vestibules à Ségou avait cette particularité à nulle autre pareille d'être dans un renforcement du mur comme une alcôve. Cela témoigne de l'épaisseur du mur. Une terrasse – Bambali - était aménagée à la porte pour accueillir certains visiteurs, certaines réunions ou servaient de lieu de détente les soirs de grande chaleur.

Selon le revenu du propriétaire, les piliers en briques qui renforcent les murs du vestibule dépassaient quelque peu le niveau du toit et les intervalles étaient embellis par des gouttières en bois et d'autres briques disposées en figures géométriques pour donner un ensemble presque sculpté qui se détache dans le ciel sur un fond de végétation que n'ont pas manqué d'admirer C. Monteil et M. Park depuis l'autre rive.

Ces techniques de construction et la finition typique de Ségou font une grande différence entre son architecture et celle des autres non moins célèbres cités comme Djenné et Tombouctou.

### **D'où venait le charme de cette architecture ?**

Il y a d'abord le choix des matériaux.

Les briques étaient faites de terre argileuse mélangée à de la paille pour mieux lier la matière et tous les travaux de maçonnerie étaient programmés sur les périodes moins ensoleillées pour un meilleur séchage.

Les murs étaient successivement enduits deux fois avec du banco mis en composte avec du foin, de la poudre de néré et autres éléments végétaux pour une meilleure étanchéité et une

bonne insonorisation afin de créer à l'intérieur cette douceur particulière de fraîcheur ou de chaleur selon le temps qu'il fait dehors.

La troisième couche en banco rouge enrichi au beurre de Karité était travaillée avec art et finesse. Et pour arriver à ce raffinement, la terre était tamisée, les impuretés et les grains de sable enlevés. La poudre ainsi obtenue était mouillée à l'eau selon un savant dosage puis mélangée au beurre de karité.

L'enduit était fait avec attention, soin méticuleux et lissé avec amour à la main dont les traces une fois séchées donnaient au mur tout son charme, tout son éclat avec un soupçon d'ombre.

### **Qu'est-il arrivé à tout cela avec la colonisation ?**

Pour beaucoup de gens, l'architecture de Ségou a connu un renouveau avec l'arrivée de l'administration coloniale qui a fait construire les pavillons de l'actuel Office du Niger. Ces bâtiments suscitent admiration tant par leur masse, par l'harmonie des formes que par la finesse des lignes.

A regarder de près ces bâtiments, c'est la mise en forme, au plus parfait, du savoir faire local en matière de construction avec des outils et autres instruments de précision plus adaptés à la maçonnerie.

On peut aisément se rendre compte de la différence entre le style architectural purement occidental et ce qui était en place et qui a été amélioré en comparant les maisons de hauteur moyenne, avec des toits coniques en tuiles ou en tôles (la Direction Régionale de la Santé, le Camp Militaire semblables aux maisons coloniales de Dakar, au Vietnam, à Madagascar...) aux pavillons en question.

L'amélioration a porté sur les briques, de grande taille faites d'un mélange de latérite, de sable touvenant et de chaux le tout fermentée.

Pour une meilleure ventilation et plus de luminosité, le toit sera surélevé et les ouvertures larges, surtout quand la toiture est en tôle.

Les autres éléments d'esthétique comme les SAMA SE, les colonnes verront leurs lignes plus régulières, plus symétriques mises en évidence au point que sous certains angles, ils donnent à voir le masque Ndomo (résidence du Gouverneur).

Au même moment l'architecture de terre a continué d'évoluer pour la population nantie en profitant des nouvelles techniques de construction.

Ainsi, certains vont faire des briques en banco et un enduit de sable touvenant, de terre et de chaux mise en fermentation (la maison de Cheik Oumar Fing, celle de Cheik Douanza, de Souleymane Diakité, d'Edouard Fau et les boutiques du Grand Marché dont les murs sont encore intacts).

Les toits seront hauts, les ouvertures larges et les éléments décoratifs comme les piliers et leur dépassement conservés.

Cela donne une autre allure à l'architecture sans une remise en question des matériaux et des principes de base.

Dans les quartiers populaires, certains apporteront à leur habitat ces nouvelles touches comme la hauteur, les ouvertures larges, les piliers à l'intérieur dans la séparation des pièces pour agrémenter davantage le cadre de vie.

D'autres plus riches, adopteront les briques en latérite et le revêtement à la chaux (Villa Marie Léa, Les maisons du Dr. Badjè Keïta, de Brière...)

Administration, riches et moins riches resteront fidèles à l'architecture de terre typique de Ségou avec le style, les matériaux locaux et le souci d'un peu plus de confort et de beauté.

### **A quel moment peut-on parler de rupture ?**

L'architecture de terre est donc restée telle même si l'influence de l'extérieur lui a donné une toute autre apparence.

Le ciment et le béton n'émergeront du paysage architectural de Ségou que vers les années 75 dans des styles de construction asiatique, européen ou latino hispanique à la dimension du prestige que veut se donner le promoteur.

Avoir une maison en dur devient l'idéal pour tous. La raréfaction des pluies, du bois, du Karité et de la bonne terre va réduire l'entretien de l'habitat au strict minimum au point de remettre en cause l'architecture de terre, ses avantages socio économiques et son savoir faire.

### **Alors faut-il vraiment parler de renaissance du banco ?**

Nous pensons que non !

L'architecture de terre de Ségou a subsisté à toutes les invasions qui lui ont imposé leur vernis sans jamais chercher à se substituer à elle.

Elle a peut-être été en hibernation et il s'agit de la décaper et de la lustrer aux moyens des nouvelles techniques et technologies adaptées aux matériaux locaux et au savoir faire traditionnel.

Les promoteurs de la Galerie KASOBANE ont été les premiers à aller dans ce sens en 1999 par la valorisation des éléments décoratifs du vestibule en milieu bambara, puis la réalisation en banco rouge du Conservatoire de Teinture Traditionnelle, le Ndomo à Pélangana.

L'initiative fera effet, car l'Association Ségou laben va reprendre les armoiries de la ville en banco rouge tandis que le Kamalen Blow de l'hôtel de l'Esplanade, le Bureau de l'agence de voyages Balanzan Tour, le Korè, Galerie d'Art Contemporain, l'Espace Culturel Badjidala et les 13 concessions du vieux quartier Somono en banco rouge enrichissaient le paysage architectural et touristique de Ségou.

Face à la mondialisation, la résistance de notre culture passera, nous en sommes certains, par la revitalisation de notre savoir faire ancestral et la valorisation de matériaux locaux adaptés à nos besoins de modernité architecturale.

Nous nous garderons de tirer une conclusion, car le débat est lancé comme ça à travers ces questions :

- quelle stratégie nationale pour un retour aux matériaux locaux de construction et d'architecture respectueuse de notre culture et de notre environnement et de notre capacité financière ?
- quelle politique adopter pour la conservation et la valorisation de ce patrimoine ?

*Madani Samba Niang, né à Ségou en 1954, occupe un premier poste de professeur de français au Lycée Abdoul Karim Camara dit Cabral, à Ségou. Il participe activement au développement socio-économique de Ségou à travers des associations comme Ségou-Yeleen, Baara-Damu, Solidarité Handicap...*

*Chef du quartier Hamdallaye (Ségou), il est élu Conseiller Municipal de 1992 à 97. Dans le cadre du jumelage, il séjourne à Angoulême (France) pour des échanges pédagogiques et l'initiation d'un circuit touristique autour de Ségou. Détaché au Ministère de l'Artisanat et du Tourisme, il est le responsable régional du bureau du tourisme de Ségou depuis 2003.*

## **Savoir local et système malien d'éducation, par Dr Hamidou Magassa, Mme Catherine Touré et M Denis Douyon**

Dans la très vive compétition internationale entre les promoteurs d'idées, de produits et de valeurs mondialisées, l'intégration du savoir local dans le système malien d'éducation est elle souhaitable et réalisable ?

A cette question posée par le 4<sup>ème</sup> Forum du Festival sur le Niger, nous répondons oui par ce proverbe bambara « kooro bè a monyoro fari da » (le varan prend la physionomie, la couleur, de son lieu d'éducation)

L'intégration du savoir local dans le système malien d'éducation a des aspects historiques, linguistiques, économiques, politiques et socioculturelles.

### **1. Aspect historique**

A la fin du XIXe siècle, la France conquiert en Afrique un très grand nombre de pays dont le Soudan et elle introduit un nouveau type d'enseignement avec la colonisation. D'abord au Sénégal, Jean Dard fut le premier instituteur français en Afrique francophone à la première rentrée scolaire à Saint- Louis, le 7 mars 1817". Sous l'impulsion des administrateurs coloniaux Gallieni et Archinard, de nombreuses écoles furent créées et organisées dans les territoires à pacifier.

Dès 1885, Victor Duruy, éminente personnalité en matière d'Instruction Publique, traçait le programme : " *si l'épée soumet les corps, si la charrue enrichit les peuples, c'est le livre qui conquiert les âmes. Derrière chaque régiment, il faut un instituteur, auprès de chaque fort, une école pour préparer : à nos négociants des agents qui puissent les aider, à notre administration des interprètes qui servent de lien entre elle et les indigènes, à nos troupes des éclaireurs qui assurent leur marche en pénétrant devant elles dans le pays ennemi... quand les indigènes apprennent notre langue, ce sont des marchés qui s'ouvrent pour notre industrie ; c'est la civilisation qui arrive et qui transforme la barbarie*"<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Cité dans " les colonies françaises. L'œuvre scolaire de la France dans nos colonies par H. Froideveux.

Au Soudan Français, puis au Mali, le système d'éducation moderne, avec une très faible implication du savoir local, a connu cinq grandes phases de :

1. 1882 (fondation à Kita de la première école) à 1903 : écoles d'otages, de fils de chefs, de cercles, manuelles d'apprentissages et des missions catholiques,
2. 1903 à 1944 : phase de synthèse, de systématisation et d'organisation unifiée reposant sur le régime de l'indigénat ;
3. 1944 à la Loi Cadre Gaston Defferre à 1957 : changements importants concernent les programmes désormais alignés sur la Métropole ;
4. 1962 : la Réforme de 1962 décide souverainement de « *faire un enseignement qui décolonise les esprits et qui réhabilite l'Afrique et ses valeurs propres dont le contenu sera basé non seulement sur les valeurs spécifiques africaines et maliennes, mais aussi sur les valeurs universelles*<sup>3</sup> »

La Réforme de 1962 a pour principes que :

- « Tout enseignement sera un enseignement technique et professionnel »
- « L'élève n'apprendra que pour pouvoir agir »
- « L'école est en même temps cet atelier, cette usine, ce champ grâce auxquels l'élève vérifiera et utilisera ses connaissances dans le fonctionnement normal de ces unités de production".

La Réforme de 1962 a pour trait dominant la mise en place d'un enseignement fondamental et de grandes écoles supérieures pour suppléer au manque de cadres dans la fonction publique ;

5. 1996 : création de l'Université du Mali, renommée Université de Bamako.

## 2. Aspect Linguistique

- Lorsque la langue locale, parlée par des maliens, est utilisée comme langue écrite d'enseignement, l'efficacité interne de l'école s'en trouve améliorée comme l'a prouvé à suffisance l'expérience de la Pédagogie Convergente (PC), lancée dans la région de Ségou dans les années 1980 ;
- Il est à noter que 11 langues maliennes (bamanan, fulfulde, songhoï, tamasheq, dogon, soninké, kassonké, bozo, bomu, senoufo et minianka) sont déjà instrumentées et utilisées dans 2.050 sur 7.270 écoles à PC et que le niveau d'atteinte du résultat est malheureusement de 28,20% (le taux d'alphabétisation serait de 24% en 2004) ;
- Diverses missions du ministère de l'éducation ont noté que les maîtres ont beaucoup de difficultés à utiliser le nouveau curriculum PC parce qu'ils sont très peu formés dans la transcription en langues nationales, la compréhension des concepts et ils ne disposent pas de lexique, de manuel et de guide pour corriger ces faiblesses. En conséquence, il est parfois suggéré d'arrêter l'extension des écoles à PC pour mieux renforcer la formation dans celles qui existent ;
- Le goût ou le dégoût de la lecture découle de la façon dont l'apprentissage scolaire a été vécu par l'apprenant, en rapport avec son propre univers culturel local ;
- Il importe en conséquence que les maîtres pratiquent convenablement les activités d'apprentissage de la lecture à partir des écrits à caractère pédagogique, des journaux et des publications officielles en langues locales.

---

Augustin Chalamel, éd. Librairie maritime et coloniale 1900- p. 20.

<sup>3</sup> Etude sommaire sur la réforme de l'enseignement au Mali et ses conséquences- préparé par le Centre Régional de l'UNESCO pour l'information et la recherche pédagogique en Afrique - M. Druel - 1966- Accra.

### **3. Aspect Economique**

- En tant qu'enjeu économique, le savoir local est l'objet de sollicitation de la part des usagers pour des raisons de proximité, d'accessibilité, qui constituent le marché linguistique d'une aire culturelle donnée. L'intérêt à parler une langue locale, malienne ou autre, est donc implicitement lié à un rapport de forces commerciales, économiques ou politiques.
- Aucun développement économique du Mali n'est actuellement envisageable dans l'état actuel du système d'éducation qui a un besoin très urgent d'actions vigoureuses de réhabilitation qualitative à tous les niveaux : accessibilité, institutionnel, pédagogique, formation des étudiants, des enseignants et des chercheurs, infrastructure, équipements et matériels consommables, fonds de recherche, gouvernance académique, gestion des flux etc.

### **4. Aspect Politique**

- Il est recommandé de mobiliser toutes les ressources financières, techniques, humaines et matérielles pour réaliser l'ensemble de la rédaction du curriculum de l'enseignement en langues maliennes

### **5. Aspects Socioculturels**

- Ecriture, alphabétisation et enseignement en langues nationales
- Recherche scientifique générale et technique
- Créativité et communications multimédias
- Vulgarisation des résultats et reconnaissance publique (actes officiels, œuvres scientifiques, culturelles et artistiques)

### **Conclusion**

Evoluant en marge du savoir local, l'école malienne n'a directement concerné qu'une minorité d'individus qui est apparue progressivement en surnombre dans le modèle économique et la société qu'elle est sensée transformer.

Au Mali, le plus grand secteur pourvoyeur d'emploi est essentiellement rural. Il est surtout informel et très faiblement formel, avec les quelques actifs salariés de l'Etat et du Secteur Privé.

Dans les conditions socioéconomiques actuelles, l'efficacité interne et externe de l'école malienne est très peu productive de savoirs et de biens.

### **Conclusion**

« L'enseignement que nous avons vu fonctionner au Mali, aux différentes périodes de son histoire, n'a jamais touché qu'une infime proportion des populations. Cet enseignement, non intégré au cadre économique et social n'a pas été capable de transformer ce cadre pour le développement économique et social. »

« Mais si l'école est un facteur de changement, quelquefois très important, il serait illusoire de croire que le changement vient d'abord de l'école ou que c'est l'école qui fait le changement. »

*M. Magassa Hamidou est linguiste et anthropologue, spécialisé dans les études et le conseil. Il dispose d'une grande expérience sur le terrain au Mali et dans la sous région Ouest Africaine, notamment dans les filières riz et coton. Ses nombreuses missions attestent de son expertise en analyse des institutions de développement, de l'organisation sociale malienne et de la gestion des ressources humaines des associations et entreprises du monde rural. Il est l'auteur de publications scientifiques et littéraires sur la perception paysanne des problèmes de développement rural, notamment à l'Office du Niger.*

## **Le savoir local comme facteur de développement de la production agricole et une amélioration de la gestion des ressources naturelles, par *Dr Modibo Keita et M Kô Samaké***

Les savoirs locaux à la différence des savoirs scientifiques ou universels sont propres à une société ou à une communauté donnée. A cet effet, ils constituent le fondement culturel du développement des sociétés ou des communautés qui les produisent et les appliquent. En général, ces savoirs locaux découlent de l'histoire et perpétuent la culture de la société concernée. Pendant des siècles, des communautés ont accumulé des savoirs et des savoirs faire qui ont constitué le gage de leur développement économique socioculturel et politique.

De nos jours encore, ce phénomène continue et la société malienne ne fait pas exception à cette règle. C'est dans les systèmes de production et de gestion des ressources naturelles que ces savoirs sont encore les plus perceptibles chez nous. Dans le domaine de l'agriculture, les paysans survivent grâce à des techniques propres qui ne proviennent pas des laboratoires scientifiques. Ces savoirs locaux sont transmis de bouche à oreille ou par la pratique. Ces savoirs et savoir-faire locaux ne sont pas statiques, ils ne proviennent pas du néant et s'améliorent dans le temps et dans l'espace à la suite des innovations endogènes et exogènes. C'est ainsi que les paysans savent faire la différence entre les types de sols et qu'ils possèdent des idées fiables sur la prévision météorologique (comme les paysans dans d'autres cultures aussi). Les techniques paysannes de production et de conservation des semences, le plus souvent ignorées par les structures modernes, ont généré des résultats très satisfaisants pour ceux/celles qui les appliquent. Dans un contexte de réchauffement climatique, les paysans ne se comportent pas en victimes résignées. Au contraire, ils ont réussi à développer des techniques de lutte antiérosive qui favorisent la restauration des terres. Les instruments sont utilisés en fonction de la nature de la terre. Partout dans le monde, les pasteurs et les agropasteurs disposent de connaissances fines sur les races animales, les types de pâturage, les maladies animales et les médicaments appropriés à leur traitement, etc. Dans le domaine de la pêche, les pêcheurs traditionnels disposent de savoirs faire en matière de pêche. Ils maîtrisent les périodes de la crue et de la décrue. Ils connaissent les cycles des poissons et savent quel instrument il convient d'utiliser pour pêcher à tel ou tel endroit ou telle ou telle espèce de poisson. Ils sont conscients du caractère épuisable de ces ressources halieutiques et prennent des mesures conséquentes. Dans certains cas, les savoirs locaux ont pu sauver des ressources naturelles pendant des millénaires (cas des Alamandjou en pays dogon). Malheureusement les politiques de développement modernes s'inspirant des modèles occidentaux ont beaucoup contribué à l'affaiblissement voire à la disparition de certains savoirs locaux (« bibliothèques en feu » d'Hampathé Ba). A tel enseigne que beaucoup de personnes ne sont même plus conscientes de l'ingéniosité de notre propre société et de sa capacité à sécréter les solutions à ses propres maux! L'échec constant en Afrique des politiques de développement eurocentriste ne devrait étonner plus personne dans la mesure où elles sont en rupture avec les savoirs et savoir-faire locaux. Car toute action de développement durable doit nécessairement s'appuyer tout d'abord sur les pratiques locales. C'est ce que les organismes d'appui au développement semblent comprendre de plus en plus. Notre propos ici n'est pas de faire l'apologie béate des savoirs locaux, mais bien d'insister sur leur complémentarité avec les connaissances scientifiques et techniques modernes. Car chaque type de savoir possède ses avantages et ses limites et le salut de l'humanité résiderait dans leur intégration.

*Dr Modibo Keita a obtenu son doctorat en Sciences Sociales à l'Université de Tübingen (RFA), en 1983. En 1986, il créa le Cabinet d'Etudes pour l'Education & le Développement (CED), et en 1996 le bureau d'études CEK – Kala Saba. Ses expériences de ces dernières*

*années se trouvent surtout dans les domaines de l'appui à l'autogestion des populations en milieu rural et urbain, la planification, exécution, suivi et évaluation participatifs des programmes/projets, l'appui aux ONG, associations et aux Collectivités Territoriales, la formation des formateurs et facilitateurs (andragogie, animation-communication), et la communication / plaidoyer.*

*M Kô Samaké a obtenu sa maîtrise en sciences sociales en 2003, et assistant de recherche au CEK – Kala Saba depuis 2006. Ses expériences se trouvent surtout dans la décentralisation au Mali, et plus précisément la gestion décentralisée des ressources naturelles.*

## **La parenté et la plaisanterie dans la culture malienne, par le Professeur Youssef Tata Cissé**

Dans le cadre du sous-thème « savoir local et paix sociale » le Professeur Youssef Tata Cissé parlera de la parenté et de la plaisanterie dans la culture malienne : l'origine de ces phénomènes, et les implications dans l'histoire du Mali.

*Le Professeur Youssef Tata Cissé est de la trempe des grands sages et savants d'Afrique. Il est chercheur à la retraite au CRNSS, et a débuté sa carrière à l'Institut Français d'Afrique Noire à Paris. A l'origine il n'était pas destiné pour une carrière de recherche ou de sociologie, parce qu'au début il travaillait comme conseiller technique au Bureau de Développement de la Production Agricole.*

*Il est Vice Président du Cercle Amadou Hampaté Bâ, il est membre du conseil scientifique de la Fondation SCOA, il a réalisé un DSS et publié une thèse, qui a été intitulé dans un document célèbre « les confréries des chasseurs bambaras et malinkés ». Il a été l'initiateur, dans les années 1970, d'un colloque sur les grands empires du Mali, du Songhaï, du Ghana, puis les grands royaumes qui se sont succédés.*